

Il y en a qui restent bouchés jusqu'à la dernière minute.

Je l'aimais quand il s'inclinaut dans les idiots. Je savais qu'il ne le faisait pas par gentillesse, mais dans un dessein didactique.

— Ne te tourmente pas si tu ne comprends pas ce que je vais dire, poursui vit-il. Vu ton tempérament, j'ai peur que tu ne t'épuises en essayant de comprendre. Ne le fais pas. Ce que je vais te dire n'a pour but que d'indiquer une orientation.

J'eus soudain un sentiment de crainte. Les avertissements de don Juan me précipitèrent dans une spéculation sans fin. Dans d'autres occasions il m'avait prévenu à peu près de la même façon, et à chaque fois qu'il l'avait fait, ses révélations avaient été accablantes.

— Je deviens très nerveux quand vous parlez de cette façon-là, dis-je.

— Je le sais, répondit-il calmement. Je fais exprès de te mettre sur des charbons ardents. J'ai besoin de ton attention, de ton attention tout entière.

Il s'arrêta et me regarda. Je ris nerveusement et sans le vouloir. Je savais qu'il était en train de tirer profit au maximum des ressources dramatiques de la situation.

— Je ne te dis pas tout ça pour t'impressionner, dit-il, comme s'il avait lu dans mes pensées. Je te donne simplement du temps pour que tu fasses une mise au point correcte.

A ce moment-là, le serveur s'arrêta à notre table pour annoncer qu'on n'avait pas ce que nous avions commandé. Don Juan éclata de rire et demanda des *torillas* et des haricots. Le serveur ricana avec mépris, et dit qu'ils ne servaient pas ces choses-là ; il nous suggéra de prendre du steak ou du poulet. Nous nous décidâmes pour de la soupe.

Nous mangions en silence. Je n'aimais pas la soupe et je ne pouvais pas la terminer, mais don Juan finit son assiette.

— J'ai mis mon complet, dit-il brusquement, pour te parler de quelque chose, quelque chose que tu connais déjà mais qui a besoin d'être éclairci pour pouvoir être efficace. J'ai attendu jusqu'à aujourd'hui, parce que Genaro sent que tu dois être désireux de t'engager dans la voie de la connaissance, et qu'en outre tes propres efforts doivent être suffisamment impeccables pour te rendre digne de cette connaissance. Tu as bien agi. Maintenant je veux te donner l'explication des sorciers.

Il s'interrompit encore une fois, se frotta les joues et joua avec sa langue dans sa bouche, comme s'il sentait ses dents.

— Je vais te parler du *tonal* et du *nagual*, dit-il, en me lançant un regard perçant.

C'était la première fois, depuis notre fréquentation, qu'il utilisait ces deux termes. J'étais vaguement familiarisé avec ces concepts à travers la littérature anthropologique relative aux cultures du Mexique central. Je savais que le *tonal* était considéré comme une sorte d'esprit gardien, généralement zoomorphe, que l'enfant obtenait à sa naissance et avec lequel il conservait des liens étroits pendant toute sa vie. *Nagual* était le nom donné à l'animal en lequel les sorciers prétendaient pouvoir se transformer, ou au sorcier capable d'une telle transformation.

— Voilà mon *tonal*, dit don Juan, en se frottant les mains sur sa poitrine.

— Est-ce votre complet ?

— Non. Ma personne.

Il se tapa la poitrine, les cuisses et les côtes.

— Tout ça c'est mon *tonal*.

Il expliqua que chaque être humain avait deux

côtés, deux entités distinctes, deux parties contraires qui prenaient force au moment de la naissance; l'une s'appelait *tonal*, l'autre, *nagual*.

Je lui dis ce que les anthropologues connaissent sur ces concepts. Il me laissa parler sans m'interrompre.

— Tout ce que tu crois savoir là-dessus n'est que pure bêtise, dit-il. Si je l'affirme, c'est que je considère que personne n'a pu t'avoir dit auparavant ce que je vais te raconter sur le *tonal* et le *nagual*. N'importe quel idiot s'apercevrait que tu ne connais rien à ces choses-là, parce que pour les rencontrer il t'aurait fallu être sorcier, ce que tu n'es pas. Donc laisse tomber tout ce que tu as entendu là-dessus, parce que c'est inapplicable.

— Ce n'était qu'un commentaire, dis-je.

Il leva les sourcils en faisant un geste comique.

— Tes commentaires sont déplacés, dit-il. Cette fois-ci j'ai besoin de ton attention tout entière, car je veux te faire connaître le *tonal* et le *nagual*. Les sorciers portent un intérêt particulier et unique à cette connaissance. Je dirais que le *tonal* et le *nagual* sont du domaine exclusif des hommes de connaissance. Dans ton cas, ils représentent le couvercle qui ferme tout ce que je t'ai appris. C'est pourquoi nous avons attendu jusqu'à aujourd'hui pour en parler.

« Le *tonal* n'est pas un animal protecteur. Je dirais plutôt que c'est un gardien qu'on peut éventuellement représenter comme un animal. Mais cela est sans importance. »

Il sourit et me fit un clin d'œil.

— Je vais maintenant utiliser tes propres termes, dit-il. Le *tonal* c'est la personne sociale.

Il se mit à rire. En voyant mon étonnement, j'imagine.

— Donc, à juste titre, dit-il, le *tonal* est un protec-

teur, un gardien, un gardien qui la plupart des fois se transforme en garde.

Je tripotai maladroitement mon carnet. J'essayais de me concentrer sur ce qu'il disait. Il rit et contrefit mes mouvements nerveux.

— Le *tonal* est l'organisateur du monde, poursuivit-il. Peut-être que la meilleure façon de décrire son travail monumental serait de dire que sur ses épaules repose la tâche de mettre en ordre le chaos du monde. Il n'est pas abusif d'affirmer, comme le font les sorciers, que tout ce que nous connaissons et tout ce que nous faisons en tant qu'hommes est l'œuvre du *tonal*.

« Dans ce moment-là, par exemple, c'est ton *tonal* qui s'efforce de comprendre le sens de notre conversation; sans lui, ce ne seraient que des sons bizarres et des grimaces, et tu ne comprendrais pas un mot de ce que je raconte.

« Disons donc que le *tonal* est un gardien, qui protège quelque chose qui n'a pas de prix, notre propre être. C'est pourquoi une qualité inhérente au *tonal* est d'être prudent et jaloux de ses actes. Et puisque ses actes constituent largement l'aspect le plus important de notre vie, il n'est pas étonnant que le *tonal* se transforme en chacun de nous, de gardien en garde. »

Il s'arrêta et me demanda si j'avais compris. Machinalement je hochai la tête en signe affirmatif, et il me sourit d'un air dubitatif.

— Un gardien a l'esprit large et compréhensif, expliqua-t-il. En revanche, un garde est un surveillant à l'esprit borné et souvent despotique. Je veux donc dire qu'en chacun de nous, le *tonal* est devenu un garde mesquin et despotique, alors qu'il devrait être un gardien large d'esprit.

Je ne suivais pas tout à fait le fil de son explication.

J'écoutais et je notais chaque terme, et pourtant j'avais l'impression d'être empêtré dans mon propre dialogue intérieur.

— Je suis très difficilement votre exposé, dis-je.

— Si tu ne t'obstinais pas à te parler à toi-même, tu n'aurais pas de problèmes, dit-il d'un ton coupant.

Sa remarque m'entraîna dans un long discours d'explication. Finalement je me repris et je lui fis mes excuses, pour mon insistance à me justifier.

Il sourit et fit un geste qui semblait indiquer que mon attitude ne l'avait pas vraiment dérangé.

— Le *tonal* est tout ce que nous sommes, continuait-il. Dis un nom. Tout ce que nous nommons fait partie du *tonal*. Et puisque le *tonal* est constitué par nos propres actes, il est donc naturel que tout tombe sous sa coupe.

Je lui rappelai qu'il avait dit que le *tonal* était la personne sociale, terme que j'avais employé moi-même pour désigner l'être humain comme produit de la socialisation. Je signalai que, si le *tonal* était donc un résultat, il ne pouvait pas être tout, comme il avait dit, parce que le monde qui nous entourait n'était pas le produit de la socialisation.

Don Juan me rappela que pour lui mon argument n'était pas fondé, car il avait lui-même insisté depuis longtemps sur le fait qu'il n'y avait pas de monde en soi, mais seulement une description de celui-ci, une représentation qu'on nous avait apprise et qui nous paraissait normale.

— Le *tonal* est tout ce que nous connaissons, dit-il. Je pense que cela est en soi une raison suffisante pour conférer au *tonal* une puissance extraordinaire.

Il s'arrêta pendant un moment. Il paraissait attendre concrètement mes commentaires ou mes questions, mais je restai muet. Cependant je me sentais contraint de poser une question, et je me creusais pour

en formuler une qui fût pertinente. J'échouai. Je sentais que les avertissements par lesquels il avait entamé notre conversation m'avaient probablement détourné de poser des questions. Je me sentais singulièrement engourdi. En fait j'avais le sentiment, je savais sans l'ombre d'un doute, que j'étais incapable de penser, et pourtant, si c'était possible, je le savais sans penser à proprement parler.

Je regardai don Juan. Il examinait fixement le milieu de mon corps. Il leva les yeux, et la clarté revint aussitôt à mon esprit.

— Le *tonal* est tout ce que nous savons, répéta-t-il doucement. Cela inclut non seulement nous-mêmes, en tant que personnes, mais aussi tout ce qui existe dans notre monde. On peut dire que le *tonal* est tout ce que nous voyons.

« Nous commençons à le garnir dès notre naissance. En respirant le premier souffle d'air, nous respirons également du pouvoir pour le *tonal*. Par conséquent nous pouvons affirmer que le *tonal* d'un être humain est intimement lié à sa naissance.

« Il ne faudra pas que tu oublies ce fait. Il est fondamental que tu comprennes tout ça. Le *tonal* commence à la naissance et s'achève à la mort. »

Je voulais récapituler tous les points de son exposé. J'ouvris la bouche pour lui demander de répéter les points principaux de notre conversation, lorsque, à ma grande surprise, je fus incapable d'émettre un seul son. J'éprouvais une incapacité extrêmement bizarre, j'avais peine à parler et je ne pouvais pas maîtriser cette sensation.

Je regardai don Juan pour lui indiquer que je ne pouvais pas parler. Il fixait de nouveau la zone autour de mon ventre.

Il leva les yeux et me demanda comment je me sentais. Les mots jaillirent hors de moi, comme si on

m'avait enlevé un bouchon. Je lui raconterai que je venais d'éprouver la sensation étrange de ne pouvoir ni parler ni penser, bien que mes pensées eussent été d'une clarté limpide.

— Ce sont tes pensées qui ont été d'une clarté limpide ? demanda-t-il.

C'est alors que je m'aperçus que la clarté n'était pas dans mes pensées, mais dans ma perception du monde.

— Qu'est-ce que vous êtes en train de me faire, don Juan ? demandai-je.

— Je suis en train de te convaincre de l'inutilité de tes commentaires, répondit-il, en éclatant d'un rire tonitruant.

— Vous voulez dire que vous préférez que je ne pose pas de questions ?

— Non, non. Demande-moi tout ce que tu veux, mais ne laisse pas fléchir ton attention.

J'avouai avoir été distrait par l'immensité du thème.

— Je ne peux pas encore comprendre, don Juan, ce que vous voulez dire quand vous affirmez que le *tonal* est tout, dis-je après une courte pause.

— Le *tonal* est ce qui fait le monde.

— Le *tonal* est donc le créateur du monde ?

Don Juan se gratta les tempes.

— Le *tonal* fait le monde, mais ce n'est qu'une façon de parler. Il ne peut ni créer ni changer quoi que ce soit, bien qu'il fasse le monde parce qu'il a pour fonction de juger, d'affirmer et d'observer. Je dis que le *tonal* fait le monde parce qu'il en est témoin et parce qu'il le juge selon ses propres règles. D'une façon curieuse, le *tonal* est un créateur qui ne crée rien. Autrement dit, le *tonal* construit les règles au moyen desquelles il appréhende le monde. Donc il crée le monde, pour ainsi dire.

Il fredonna une chanson populaire, en battant la mesure avec ses doigts, sur le bord de la chaise. Ses yeux reluisaient ; on aurait dit qu'ils scintillaient. Il rit sous cape, en secouant la tête.

— Tu ne me suis pas, dit-il en souriant.

— Si. Je n'ai pas de problèmes, dis-je, mais mon ton n'était pas très convaincant.

— Le *tonal* est une île, expliqua-t-il. La meilleure façon de le décrire est de dire que le *tonal* c'est ça.

De sa main, il parcourut la surface de la table.

— Nous pouvons dire que le *tonal* est comme la surface de cette table. C'est une île, et sur cette île tout y est. En fait cette île est le monde.

« Chacun de nous possède son propre *tonal*, mais il existe aussi un *tonal* collectif, propre à un moment donné, qu'on peut appeler le *tonal* de l'époque. »

Il montra du doigt la série des tables du restaurant. — Regarde. Toutes les tables ont la même configuration. Certains éléments se retrouvent dans toutes. Cependant, elles sont toutes différentes : il y en a qui sont plus encombrées que d'autres, ou qui ont plus de nourriture, ou des plats différents, ou une atmosphère particulière, et pourtant il nous faut bien admettre que toutes les tables de ce restaurant sont semblables. Or chaque table prise séparément constitue un cas particulier, et il en est de même pour le *tonal* personnel de chacun de nous. Ce qui compte et ce qu'il faut retenir, c'est que tout ce que nous savons sur nous et sur notre monde se trouve sur l'île du *tonal*. Tu vois ce que je veux dire ?

— Si le *tonal* c'est tout ce que nous savons sur nous-mêmes et sur notre monde, qu'est-ce donc que le *nagual* ?

— Le *nagual* est cette partie de nous pour laquelle il n'y a pas de description, ni de mots, ni de sentiments, ni de connaissance.

— C'est une contradiction, don Juan. A mon avis, quelque chose qu'on ne peut ni sentir, ni décrire, ni nommer ne peut pas exister.

— Cette contradiction n'existe que pour toi. Je t'ai déjà prévenu ; ne te casse pas la tête en essayant de comprendre ça.

— Voulez-vous dire que le *nagual* c'est l'esprit ?

— Non. L'esprit est un élément de la table. L'esprit fait partie du *tonal*. Disons que l'esprit c'est la sauce chili.

Il prit une bouteille de *tabasco* et la posa devant moi.

— Est-ce que le *nagual* c'est l'âme ?

— Non. L'âme se trouve aussi sur la table. Disons que l'âme c'est le cendrier.

— Est-ce que ce sont les pensées des hommes ?

— Non. Les pensées se trouvent aussi sur la table. Ce sont les couverts en argent.

Il prit une fourchette et la plaça à côté de la sauce chili et du cendrier.

— Est-ce un état de grâce ? Est-ce le ciel ?

— Ce n'est pas ça non plus. Tout ça, quoi qu'il en soit, fait aussi partie du *tonal*. Disons que c'est la serviette.

Je continuai à lui donner toute une série de descriptions correspondant à ce dont il avait fait allusion ; je citai l'intellect pur, la psyché, l'énergie, la force vitale, l'immortalité, le principe de vie. Pour chaque chose que je nommais, il trouvait un élément sur la table qui servait d'équivalent, et le poussait devant moi, jusqu'à ce qu'il eût fait un tas avec tous les objets de la table.

Don Juan avait l'air de s'amuser énormément. Il poussait de petits rires et se frottait les mains chaque fois que j'énonçais une autre possibilité.

— Est-ce que le *nagual* est l'Être Suprême ? Le Tout-Puissant, Dieu ? demandai-je.

— Non. Dieu se trouve aussi sur la table. Disons que Dieu, c'est la nappe.

Il fit le geste drôle de tirer la nappe, afin de la mettre sur le même tas que les autres objets qu'il avait empilés devant moi.

— Mais est-ce donc que pour vous Dieu n'existe pas ?

— Non. Je n'ai pas dit ça. Tout ce que j'ai dit c'est que le *nagual* n'est pas Dieu, parce que Dieu est un élément de notre *tonal* personnel ainsi que du *tonal* de chaque époque. Comme je te l'ai déjà dit, le *tonal* est tout ce dont nous pensons que le monde se compose, Dieu inclus, naturellement. Dieu n'a pas d'autre importance que celle d'être une partie du *tonal* de notre époque.

— D'après mes conceptions, don Juan, Dieu est tout. Sommes-nous en train de parler de la même chose ?

— Non. Dieu n'est que tout ce que tu peux penser de lui, et par conséquent il n'est, pour ainsi dire, qu'un autre élément de l'île. Nous ne pouvons pas être témoin de Dieu selon notre bon plaisir ; la seule chose que nous pouvons faire, c'est en parler. En revanche, le *nagual* est au service du guerrier. Celui-ci peut en être témoin, mais il ne peut pas en parler.

— Si le *nagual* n'est rien de ce que j'ai mentionné, dis-je, vous pourriez au moins décrire sa localisation. Où est-il donc ?

Don Juan fit un geste circulaire et signala l'espace au-delà de la table. Il balança la main comme si, du revers, il nettoyait une surface imaginaire s'étendant au-delà des bords de la table.

— Le *nagual* est là, dit-il. Là, autour de l'île. Le *nagual* est là où le pouvoir plane.

« Dès notre naissance, nous avons l'intuition des deux parties qui existent en nous. À notre naissance, et pendant un certain temps, nous ne sommes que *nagual*. Nous sentons intuitivement qu'il nous faut une contrepartie pour fonctionner. Le *tonal* nous manque, et cela nous donne, dès le début, un sentiment d'incomplétude. Puis le *tonal* commence à se développer et devient capital pour notre fonctionnement, tellement important qu'il effusque l'éclat du *nagual* et l'écrase. À partir du moment où nous devenons entièrement *tonal*, tout ce que nous faisons par la suite est d'accroître cet ancien sentiment d'incomplétude, qui nous accompagne dès la naissance et qui nous dit constamment qu'il nous manque une autre partie pour être complets.

« À partir du moment où nous devenons entièrement *tonal*, nous commençons à nous voir doubles. Nous avons l'intuition de nos deux aspects, mais nous nous les représentons toujours avec des éléments du *tonal*. Nous disons que nos deux composantes sont l'âme et le corps, l'esprit ou la matière, le bien et le mal, Dieu et Satan. Or nous ne réalisons jamais que nous accouplons simplement des éléments de l'île, comme si on apparaissait du café et du thé, du pain et des *tortillas*, du chili et de la moutarde. Je t'ai déjà dit que nous étions des animaux bizarres. Nous sommes entraînés et, dans notre folie, nous croyons que nous comprenons parfaitement. »

Don Juan se leva et s'adressa à moi comme s'il était orateur. Il pointa vers moi son index, et j'en eus le frisson.

— L'homme ne se meut pas entre le bien et le mal, dit-il d'un ton à la fois rhétorique et gai, en saisissant dans chaque main la salière et la poivrière. À la vérité il se meut entre la négation et la certitude.

Il laissa tomber le sel et le poivre, et empoigna un couteau et une fourchette.

— Tu te trompes ! Il n'y a pas de mouvement ! dit-il, en se répondant à lui-même. L'homme n'est qu'esprit.

Il prit la bouteille de *tabasco* et la leva en l'air. Puis il la reposa.

— Comme tu peux voir, dit-il doucement, on peut mettre facilement la sauce chili à la place de l'esprit et conclure en disant : « L'homme n'est que sauce chili ! » Cela ne nous rend pas plus déments que nous ne le sommes.

— Je crains de ne pas avoir posé la question correcte, dis-je. Peut-être pourrions-nous parvenir à une compréhension meilleure si je demande ce qu'on peut trouver de spécifique dans cet espace-là au-delà de l'île.

— Il n'y a pas moyen de répondre. Si je disais : rien, je transformerais le *nagual* en une partie du *tonal*. Tout ce que je peux dire c'est que là, au-delà de l'île, il y a le *nagual*.

— Mais lorsque vous nommez le *nagual*, n'êtes-vous pas déjà en train de le placer sur l'île ?

— Non. Je l'ai nommé uniquement pour que tu en prennes conscience.

— D'accord. Mais cette prise de conscience est le seul qui a transformé le *nagual* en un nouvel élément de mon *tonal*.

— Je crains que tu ne comprennes pas. J'ai nommé le *tonal* et le *nagual* constituant un couple véritable. C'est tout ce que j'ai fait.

Il me rappela qu'une fois que je tentais de lui expliquer pourquoi je m'efforçais à comprendre la signification des choses, j'avais débattu la question suivante : il se pourrait que les enfants ne fussent pas capables de comprendre la différence entre « père » et « mère » avant d'avoir acquis un grand développe-

ment dans le domaine de la manipulation sémantique. Il se pourrait que le père fût pour eux celui qui portait les pantalons ; et la mère, celle qui mettait des jupes, pour ne citer qu'un exemple parmi d'autres termes possibles d'opposition se rapportant à la coiffure, au corps ou aux pièces du vêtement.

— Nous faisons certainement la même chose avec les deux parties qui nous composent, dit-il. Nous savons intuitivement que nous avons une deuxième dimension, mais quand nous essayons de la cerner, le *tonal* prend la direction des choses et, en tant que chef, il se montre très mesquin et jaloux. Il nous éblouit de son astuce, et nous force à oblitérer complètement l'autre composante du couple véritable, le *magual*.

Le jour du « tonal »

En quittant le restaurant, je dis à don Juan qu'il avait été correct de me prévenir de la difficulté de la matière et que je n'avais pas la capacité intellectuelle suffisante pour saisir ses concepts et ses explications. Je lui suggérai que, si je rentrais chez moi pour y lire mes notes, je pourrais éventuellement parvenir à une meilleure compréhension du sujet. Il essaya de me mettre à l'aise ; il dit que je me tracassais pour des mois. Pendant qu'il me parlait, je sentis une sorte de frisson dans le corps et, l'espace d'un instant, je découvris qu'il existait vraiment en moi une autre dimension.

Je fis part à don Juan des sentiments inexplicables que j'éprouvais. Apparemment mes propos éveillèrent sa curiosité. Je lui dis que j'avais éprouvé des sentiments analogues auparavant, et que je les avais interprétés comme des défaillances momentanées, ou des interruptions du cours de ma conscience. Ces sentiments se manifestaient toujours sous la forme d'une secousse physique, suivie de la sensation d'être suspendu quelque part.

Nous nous dirigeâmes vers la ville basse en flânant. Don Juan me demanda de lui raconter dans le détail toutes mes défaillances. J'eus du mal à les lui décrire